



Trump vu depuis la colonie américaine

Laisser retomber la poussière. Attendre que soient évacués les commentaires pénétrés sur la démocratie en danger et le fascisme qui vient, et regarder calmement ce que signifie la deuxième élection de Donald Trump et quels mécanismes elle peut enclencher. Un premier constat : les réactions qu'elle a provoquées sont exactement celles qu'attendaient les millions de citoyens américains qui ont voté pour Trump et les millions de gens dans le monde qui se disent qu'ils auraient pu le faire. C'est même une part non négligeable de la motivation de ce vote (ou de celui, en France, pour le Rassemblement national) : jouter du dégoût de ces élites qui ont hurlé au fascisme pendant des mois et dont les leçons de morale n'ont pas porté. Motivation négative, née du ressentiment, certes. Mais le mépris des élites pour ce peuple qui pense mal et vote mal, mépris si puissant qu'il a fini par susciter ce ressentiment dévorant, est-il plus noble ? C'est une habitude, ces dernières années, dans le « cercle de la raison », que de fustiger les « passions tristes » des exclus du cercle. Cependant, la défiance vis-à-vis des citoyens, défiance telle qu'elle justifie de contourner la démocratie par des instances supranationales et des juridictions toutes-puissantes ou de traquer de façon obsessionnelle les supposés complices de l'extrême droite, qu'on les appelle « réactionnaires », « déclinistes » ou « populistes », cette défiance est la plus triste des passions.

Analyser cette jouissance revancharde et s'empêcher d'ajouter une couche de mépris à celles qui se sont accumulées n'interdit nullement de pointer la dimension ignoble du personnage de Donald Trump et ce qu'elle dit d'une Amérique dont le « rêve » se résume de plus en plus au seul droit à consommer sans entraves, protégé par une arme à feu. Les quelques adeptes européens de ce libéralisme pour les nuls refusent tout simplement de voir qu'il repose, non pas sur la liberté des individus, mais sur la manipulation permanente par les industries publicitaire et numérique. Ce sont paradoxalement les mêmes qui fustigent le wokisme, importation des obsessions raciales d'une société américaine fondée par des puritains intégristes grâce à un génocide et une institutionnalisation de l'esclavage, sans comprendre qu'il y a là les deux faces d'une même médaille. Une double colonisation, pour reprendre l'analyse de Régis Debray, par le haut et par le bas, apte à fournir un univers mental aux élites amatrices de littérature et d'art comme aux classes populaires consommatrices de films à grand spectacle et de fast-foods, aux militants adeptes de prêt-à-penser gauchiste et de concepts « clés en main » comme aux réprouvés n'aspirant qu'à la chaleur rassurante d'un dimanche entre amis autour d'un barbecue.

Le retour de Donald Trump n'est pas une bonne nouvelle, si l'on comprend ce qu'elle dit de l'état de tension des sociétés occidentales. Pour autant, elle n'est qu'un symptôme. Ce n'est pas cette

élection qui va fragiliser les démocraties, comme le hurlent certains, mais c'est parce que les démocraties ont été abimées, justement par ceux qui hurlent, qu'elle a été possible. Quant au couplet sur le drame qu'elle constituerait pour l'Europe, il est parfaitement hypocrite. Osons le dire : Donald Trump n'est qu'un épiphénomène au regard des mouvements de fond que sont le retour des empires et la financiarisation vertigineuse du capitalisme mondial.

La guerre commerciale qui se joue entre les États-Unis et la Chine n'a pas attendu Donald Trump (tout au plus peut-on remarquer qu'il fut le premier dirigeant américain à la nommer, sous les quolibets des médias des deux côtés de l'Atlantique, avant que les démocrates, de retour aux affaires, ne poursuivent exactement la même politique). Et que le président soit démocrate ou républicain, ce sont de plus en plus les Européens qui portent le poids de la dette américaine (ce qu'aucun journaliste européen ne souligne quand il s'agit de commenter les rodomontades de Trump sur le fait que les Américains paieraient la défense européenne). En effet, le stock de bons du Trésor américain a augmenté de 15 000 milliards de dollars sur la dernière décennie mais les Européens y prennent une part croissante. La Chine a commencé à se désengager. Tout doucement, pour ne pas prendre le risque de faire baisser le dollar et donc d'affecter sa compétitivité, mais sûrement. Environ 500 milliards d'avoirs en moins sur dix ans. Et les sanctions contre la Russie ont convaincu Xi Jinping de mettre progressivement fin à ce jeu de dépendance réciproque avec les États-Unis. Les Européens, au contraire, ont augmenté leurs avoirs de 1500 milliards de dollars.

Si l'on ajoute que les contribuables allemands, français et italiens financent l'industrie de défense américaine à travers les mécanismes d'aide à l'Ukraine qui permettent notamment à la Pologne d'acheter des F-35, on comprend que les discours brutaux de Donald Trump ne sont rien à côté de l'effacement économique et stratégique de l'Europe, engluée dans la mélasse réglementaire d'une Union dont le principal objet semble de contourner la volonté des citoyens et fragilisée par l'effondrement d'un modèle allemand dont personne ne voulait voir qu'il était fondé sur une triple dépendance - au gendarme américain, au gaz russe et aux importations chinoises.

La fracturation des sociétés occidentales dont les États-Unis donnent le spectacle effarant est la conséquence de ce système économique qui, depuis l'abandon de l'étalon-or, en 1971, a signé la mort des régulations et la financiarisation accélérée du capitalisme. L'Union européenne, au lieu d'être un outil de protection contre ces mouvements, en a été l'accélérateur. Plutôt que de pleurer sur l'élection américaine, il serait temps de changer de braquet, de reprendre notre destin en main et de nous donner les moyens concrets de l'indépendance. ■

Donald Trump n'est qu'un épiphénomène au regard du retour des empires et de la financiarisation vertigineuse du capitalisme mondial.